



N° BLE/82 - 15 janvier 1977

L'ISLAM ET LES ÉCRITURES

R. Caspar

Avec le Judaïsme, il n'est pas de religion plus centrée sur l'Écriture que l'Islam. Depuis R. C. Zaehner, il est classique de distinguer, sinon d'opposer, les "révélation prophétiques" - Judaïsme, Christianisme et Islam - et les "religions mystiques", essentiellement les grandes religions asiatiques (1).

Curieusement, cette répartition des religions recouvre celle que propose l'Islam depuis sa naissance. Le Coran reconnaît trois religions fondées sur une Écriture divine : le Judaïsme, fondé sur la Torah reçue par Moïse ; le Christianisme, fondé sur l'Évangile reçu par Jésus ; et l'Islam, fondé sur le Coran reçu par Mohammed. La théologie musulmane distinguera soigneusement ces trois religions "célestes", venues du ciel, révélées, et les autres religions, qui ne sont que du paganisme inventé par les hommes (2).

Malgré le privilège qui nous est ainsi reconnu, deux réserves importantes s'imposent de suite. La première est d'origine musulmane : quelle est exactement cette Écriture qui fonde notre religion et celle des Juifs ? Est-ce l'Évangile - ou la Torah - authentique ou une version falsifiée de celui-ci ? Nous verrons que le mot même d'Évangile, comme celui de Torah, peut recouvrir une redoutable ambiguïté. La seconde réserve doit être avancée par le Chrétien : dans quelle mesure peut-il accepter la définition musulmane du Christianisme comme "religion de l'Écriture" ?

Il sera utile d'éclairer ces points d'interrogation, à la fois pour une meilleure connaissance de la pensée musulmane, en elle-même et envers nous, pour lever les ambiguïtés du dialogue islamo-chrétien sur un point aussi essentiel que l'origine de notre foi, et peut-être pour une meilleure perception de l'originalité du Christianisme et de la place qu'y tient l'Écriture. On ne se révèle jamais mieux à soi-même qu'en se confrontant aux autres et à l'image qu'ils se font de nous. C'est la grâce primordiale de la rencontre entre croyants chrétiens et musulmans.

Le Coran et les Écritures.

Le Coran, norme fondamentale et pérenne de la pensée musulmane, propose une vision précise de l'Écriture et des Écritures révélées.

D'abord, toute vérité religieuse ne peut venir que de Dieu, de sa Parole. Hors d'elle, tout ce qu'inventent les hommes n'est que "vains propos que disent leurs bouches" (Coran 9,30-32 ; 18,5 ; 33,33...). Cette Parole divine a été confiée, au cours des temps, à une série de prophètes, depuis Adam jusqu'à Mohammed. Les plus grands de ces prophètes ne se sont pas contentés de prêcher oralement la

Parole à eux révélée. Ils l'ont reçue de Dieu sous forme d'un Livre, d'une Écriture (kitâb). Ce sont Moïse, David, Jésus et Mohammed.

En réalité, il n'y a qu'une Écriture, quant au contenu. Elle est constituée, fondamentalement, par l'"Écriture-mère" (Umm al-kitâb), éternelle et éternellement présente "auprès de Dieu" (13,39 ; 43,4...). C'est une sorte de cristallisation, sous forme de "Livre" céleste, de la Parole de Dieu, attribut essentiel de sa divinité.

Cette unique Écriture céleste est "descendue", sous diverses formes et à différentes époques, sur les grands prophètes susdits. Moïse l'a reçue sous forme de Torah (en gros, le Pentateuque) pour le peuple juif. David l'a reçue sous forme de Psaumes (zabûr) pour le même peuple. Jésus l'a reçue sous forme d'Évangile (injîl) pour les Chrétiens. Enfin, Mohammed l'a reçue sous forme de Coran (al-qur'ân, la prédication par excellence), "en langue arabe claire", pour le peuple arabe qui n'avait pas encore d'Écriture dans sa langue, et pour le monde entier.

Ces Écritures particulières ne sont donc, en réalité, que des "éditions" successives de la même Écriture éternelle. Mises à part les adaptations nécessaires à chaque âge de l'humanité, au temps et au lieu, leur contenu doit donc être rigoureusement identique et constant. Essentiellement, c'est d'adorer que le Dieu unique et se soumettre à sa volonté. Il n'y a pas, d'une Écriture à l'autre, progression de la révélation, mais "rappel" de l'Écriture primordiale, oubliée par les hommes.

Or, on constate des divergences essentielles entre les trois principales Écritures ; (les Psaumes de David ne jouent qu'un rôle secondaire dans le Coran et la théologie musulmane). Mohammed a pu s'en rendre compte lors de ses contacts avec les Juifs et les Chrétiens durant la dernière partie de sa vie à Médine (622-632). Les Juifs refusent de reconnaître Jésus comme le Messie. Les Chrétiens ont inventé la divinité de Jésus, la Trinité, sinon trois dieux... Les uns et les autres refusent de reconnaître dans le Coran la Parole de Dieu et en Mohammed le prophète pourtant annoncé dans leurs Écritures (7,157 ; 61,6).

Devant cette situation, où la continuité de l'Écriture se heurte à ces divergences, le Coran adopte une solution conforme à la logique de son inspiration. Puisque le Coran est la dernière et ultime "édition" de l'Écriture éternelle, la plus fidèle et la plus précise, il devient le critère de vérité pour les Écritures antérieures (3,23 ; 4,105 ; 5,44-48) ; il est d'ailleurs à lui seul suffisant (98,1). Si les Écritures des Juifs et des Chrétiens ne concordent pas avec lui, c'est que leurs détenteurs les ont falsifiées (tahrîf et tabdîl : 4,46 ; 5,13-41...). Finalement, si les "Gens de l'Écriture" (ahl al-kitâb), les Juifs et les Chrétiens, veulent retrouver le contenu originel et authentique de leurs Écritures, ils doivent croire au Coran (4,47 ; 5,15-48 ; 98,1...).

Les Juifs et les Chrétiens, parce qu'ils ont reçu une Écriture, bénéficieront d'un statut privilégié au sein de la communauté musulmane. Ce statut de "protection" (dhimma) placera leurs personnes, leurs biens, leur culte (moyennant certaines restrictions), leur hiérarchie, leurs institutions sous la protection du pouvoir musulman. En contre-partie, ils auront à payer un tribut spécial (jizya) et ne devront pas participer aux responsabilités (ils resteront "petits" 9,29).

Cette vision coranique des Écritures reste à la base de la pensée musulmane de tous les temps. Elle explique la considération dont jouit, en principe, le Chrétien. Mais l'ambiguïté demeure : où est le véritable Évangile ? De plus, le Musulman, projetant sur nous la conception coranique de l'Écriture, pleinement réalisée dans le cas du Coran, s'attend à trouver comme Évangile un Livre unique, dicté directement à Jésus par Dieu. Si on lui parle de quatre évangiles, il se demande naturellement quel est le bon. Finalement, cette vision de l'Écriture explique le prestige unique dont jouit le Coran dans la pensée et la piété musulmanes.

La force de l'Écriture selon le Coran.

L'Écriture, et essentiellement le Coran, est la Parole de Dieu transmise directement (ou par l'ange Gabriel, Coran 2,97) au prophète Mohammed. Le Coran ne cesse de l'affirmer : "Ceci est la vérité qui vient de ton Seigneur". Aux incroyants qui réclament des preuves, des miracles appuyant ses dires, le Coran répond en affirmant avec puissance son origine divine. C'est là la preuve par excellence, la seule preuve. Car le Coran porte en lui-même son propre pouvoir, sa propre autorité (sultân), Il y a là une vision très juste de ce que nous nommons le "kérygme", mot qui traduirait parfaitement le sens de qur'ân. C'est la force de conviction du "prédicateur", née de sa conviction

intime, qui peut convaincre l'interlocuteur, bien plus que les raisonnements apologétiques ou les miracles, qui n'ont jamais fait croire personne (Coran 6,7-8 ; 10,111 ; 13,31. . .). La foi est un don de Dieu et dépend des dispositions du cœur. Il faut "croire sans voir" (6,25 ; 10,97 ; 12,35 ; 30,58...).

Cette Parole efficace est aussi une parole décisive, une "parole qui tranche" (qawl fasl, 86,13), le critère de distinction (furqân) entre le vrai et le faux, le croyant et l'infidèle (2,185 ; 3,4 ; 25,1). Son impact sur l'auditeur est noté plusieurs fois : "les épidermes se hérissent et les cœurs s'attendrissent" (39,23) ; certains pleurent en entendant proclamer le Coran (5,83) et les djinns (esprits) se convertissent (s. 72) ; "si Dieu l'avait révélé à une montagne, elle aurait volé en éclats" (59,21). Cette force d'impact du texte coranique est sensible particulièrement dans les premières sourates révélées, en gros les sourates 69 à 114. Composées de quelques versets brefs, au rythme rapide et à la rime forte, elles recèlent une sorte de violence explosive. Ensuite, le rythme se fera étale, la composition régulière et harmonieuse, la rime nombreuse. Le Coran utilisera toutes les ressources de l'art oratoire, la métaphore, la parabole de saveur biblique (3)... à la fin de la prédication, au temps de Médine, les nécessités de la guerre et de l'organisation de la nouvelle communauté groupés autour du Prophète chargeront les sourates de textes plus "prosaïques", concernant les problèmes socio-juridiques (par exemple sourates 2 à 9). Un seul verset peut prendre une page entière (par exemple 2,281). Mais le souffle religieux reste présent et même trouve ses plus belles expressions ("versets du trône" 2,255 ; "verset de la lumière" 24,35 ; "verset de la vraie piété" 2,177...).

C'est dans cette ligne de la force et de la beauté littéraire du Coran que la théologie musulmane placera le "miracle coranique", le seul vrai miracle à l'appui du Coran. Malgré les défis répétés que le Coran lance à ses détracteurs, des arabes rompus à l'art oratoire, ils s'avèreront incapables d'imiter ne serait-ce qu'une petite partie du Coran (2,23 ; 10,38 ; 11,13 ; 17,88...). Cette impuissance (i'jâz) des hommes à imiter le Coran est le grand miracle (mu'jiza), la preuve de son origine divine. Un esprit occidental peut s'étonner de voir située la grandeur inimitable et miraculeuse du Coran au niveau de sa forme littéraire. Le monde oriental a d'autres critères que les nôtres, et le vrai est souvent le beau, le bien dit. Mais on peut aussi se demander si, d'après le Coran lui-même, cette inimitabilité ne réside pas dans l'"autorité" (sultân, voir plus haut) que lui donne son origine divine. Si les infidèles sont incapables de l'imiter, même en s'aidant des djinns (17,88), c'est parce que Dieu ne leur a pas donné de parler en son nom. Ils ne profèrent que des paroles humaines.

Notons que, dans la ligne du "miracle littéraire" du Coran et de l'identification de la vérité avec la beauté, bien des Musulmans arabes seront très déçus s'ils ouvrent la Bible, surtout dans une traduction en arabe. Si bien faite soit-elle, elle n'aura jamais la force d'impact du texte coranique.

La théologie musulmane et le Coran.

La théologie classique, celle des VIII^e-XVI^e siècles, abordera le Coran et les autres Écritures selon trois directions : les commentaires du texte, le miracle coranique et la falsification des autres Écritures.

Les commentaires très abondants du Coran font l'exégèse de l'ensemble du texte, verset par verset, en utilisant toutes les ressources de la philologie, de l'histoire, de la théologie. Deux dimensions de ce travail sont à relever : l'étude des "circonstances de la révélation" (asbâb al-nuzûl), qui permet de situer historiquement et selon un ordre chronologique chaque sourate ; et le fait que chaque commentaire reflète l'état de la pensée musulmane de son époque.

Les tendances doctrinales qui apparaissent à travers cette abondante littérature peuvent se résumer, très schématiquement, en deux courants principaux. Un littéralisme absolu, qu'on appellerait aujourd'hui de l'intégrisme, exige farouchement qu'on s'en tienne à la lettre du texte, expliquée selon la seule philologie, en excluant toute construction de la raison humaine, qui tendrait à juger la Parole divine. "Ne dire de Dieu que ce que Dieu a dit de lui-même (dans le Coran)", c'est le leitmotiv de ce courant appelé hanbalisme, du nom de son héraut, Ahmed b. Hanbal (VIII^e s.). L'autre courant, multiforme, légitimera à des degrés variables l'usage de la raison pour déduire du texte toutes ses virtualités et adapter ses exigences à chaque époque. Ces deux courants sont les lames de fond qui traversent toute l'histoire de l'Islam jusqu'à nos jours.

Parallèlement, de très nombreux ouvrages concernent l'i'jâz, le miracle de l'inimitabilité du Coran. La plupart situent ce miracle dans la perfection littéraire du texte. D'autres, parfois les mêmes, insistent sur l'inimitabilité du contenu, de la doctrine.

Mais les théologiens musulmans sont aussi des apologistes et des polémistes. Nombreux sont leurs ouvrages, ou parties d'ouvrage, qui s'attachent à prouver la falsification (tahrif) de la Torah des Juifs et de l'Évangile des Chrétiens. Parmi leurs nombreux arguments, notons seulement les "contradictions" des évangiles et la recherche de la trace de l'annonce de la venue de Mohammed qui a été supprimée. Dans l'Ancien Testament, c'est l'annonce d'un prophète à venir, et dans le Nouveau, c'est l'annonce du Paraclet, qui dira toute la vérité après Jésus. Beaucoup de ces auteurs ont lu attentivement la Bible et la citent par pages entières. Il faut signaler que certains penseurs musulmans, et non des moindres, Avicenne, Ghazali, Ibn Khaldoun..., ont refusé de croire que les Juifs et les Chrétiens aient osé falsifier le texte de leurs Écritures. D'après ces auteurs, il ne s'agit que d'une fausse interprétation du texte.

Quant aux philosophes musulmans, tels Avicenne et Averroès, ils élaboreront la théorie des "deux voies vers la vérité (unique)" : la voie de la philosophie, réservée à l'élite, qui atteint par le seul raisonnement toutes les vérités sur Dieu, et la voie de la révélation (Torah, Évangile, Coran), destinée au "commun peuple", qui lui parle en métaphore et en représentations matérielles. Un roman philosophique célèbre, *"Le Vivant fils de l'Eveillé"* (*al-Hayy b. Yaqzan*) d'Ibn Tufayl, Marocain du XII^e siècle, illustre cette concordance des deux voies. Un nouveau-né est abandonné dans une île déserte. Mowgli et Robinson Crusoë avant la lettre, il est nourri et élevé par une gazelle. Grandissant loin de tout contact humain, il découvre, par son seul raisonnement, l'existence d'un Dieu unique, l'envoi de prophètes, les devoirs des hommes envers Dieu et entre eux. Puis, ayant fabriqué un radeau, il aborde le continent, en pays musulman. Conduit devant les chefs religieux, il est interrogé sur sa foi. Et on s'aperçoit que ses déductions rationnelles correspondent exactement avec les enseignements du Coran. Le Coran est donc conforme à la raison, et la raison au Coran. Cette double voie vers la même vérité deviendra la théorie de la "double vérité" dans l'averroïsme latin, à Paris et à Padoue, du XIII^e au XV^e siècle.

Les recherches contemporaines.

Les sociétés musulmanes se veulent des sociétés modernes. Elles sont bien contraintes de le devenir pour assurer leur survie et ne pas se laisser trop distancer par la "caravane des nations industrialisées". Certaines solutions, certains choix s'imposent aux responsables des pays musulmans, qui semblent heurter des préceptes coraniques : le rendement économique et le jeûne de Ramadan, la limitation des naissances, allant jusqu'à l'avortement et la stérilisation, la monogamie (obligatoire en Tunisie), le mariage d'une musulmane avec un non-musulman... Dans la pratique, les choix sont presque toujours dans le sens des "valeurs" modernes. Mais l'attachement des populations au Coran contraint les responsables à des "interprétations" du Coran dans le sens du but recherché. Des résistances peuvent se faire jour, dans le peuple et chez les savants traditionnels. Mais les réformes s'imposent et il ne manque jamais de "savants" pour les authentifier. Il me semble, cependant, que certaines de ces "interprétations", pour artificielles et intéressées qu'elles semblent, peuvent rejoindre l'intention du Coran, prise dans son sens dynamique. Ainsi, la "tolérance" du Coran envers la polygamie (Coran 4,3) va dans le sens de la monogamie.

Plus profondément, le développement de l'enseignement, qui s'étend désormais à toutes les couches sociales, peut susciter, dans l'esprit des jeunes, des interrogations, voire un conflit, entre les méthodes et les conclusions des disciplines profanes (sciences exactes, philosophie moderne) et celles de l'enseignement religieux, restées souvent de type traditionnel. Pour ne citer qu'un exemple, connu depuis longtemps en Occident, la théorie de l'évolution est-elle compatible avec la création du monde et de l'homme, telle que le décrit le Coran, comme la Bible ?

Au niveau universitaire, on peut constater le même clivage. Les disciplines profanes sont étudiées selon les exigences de la critique moderne et internationale. Les disciplines religieuses n'ont guère évolué depuis l'enseignement des "Grandes Mosquées" comme al-Azhar au Caire, la Zaytûna à Tunis, la Qayrawiyyîn à Fès. A Tunis, par exemple, la Zaytûna a été remplacée, depuis l'Indépendance, par une Faculté de théologie insérée dans l'Université moderne. Mais le corps enseignant de la Zaytûna a émigré en bloc dans cette Faculté, y transportant ses traditions et ses méthodes. Et c'est cette Faculté qui forme les professeurs de religion du secondaire.

Mais le fait nouveau est que certains universitaires, formés aux exigences de la recherche scientifique, commencent à s'intéresser aux disciplines religieuses. Leur incursion sur le terrain réservés aux "cheikhs" ne va pas sans tensions. Mais on peut penser que l'avenir de la pensée religieuse en Islam est dans cette rencontre entre la recherche scientifique et la tradition religieuse.

Ainsi, concernant l'interprétation du Coran, une série de recherches convergentes visent à appliquer au texte sacré les techniques de la critique littéraire et de l'exégèse scripturaire. On touche ici à un domaine délicat et explosif, en raison de l'attachement affectif de l'âme musulmane au texte du Coran. De vives polémiques, terminées parfois par des sanctions, ont jalonné ces essais. Je n'entrerai pas dans le détail de ces tentatives et de ces luttes (4) et me limiterai à en indiquer l'orientation générale et la pointe actuelle.

Le problème posé est le même que celui de l'interprétation de la Bible. Comment analyser le texte coranique en tenant compte du contexte historique et social dans lequel il est né, de façon à dégager les données essentielles et éternelles des contingences de l'époque de la révélation, et ainsi "actualiser" ces données pour répondre aux requêtes de notre temps ? Le problème est plus délicat dans le cas du Coran. Car le Coran, comme la Torah pour un Juif, ne se contente pas de proclamer un message spirituel, une notion de Dieu et une attitude envers lui. Il descend dans le détail concret et formule des prescriptions précises, non seulement pour le culte, mais aussi pour les questions juridiques (mariages), économiques (contrats, prêt à intérêt), politiques (règles de la guerre sainte)... Une interprétation et une actualisation du Coran, telles que les proposent les nouveaux exégètes, supposent et incluent un assouplissement de la doctrine traditionnelle de la révélation directe et mot à mot de chaque détail du Coran.

Quant à la "pointe" de ces recherches, elle peut être représentée par les travaux de Mohammed Arkoun, professeur à Paris (5). Nourri de la philosophie et de l'analyse littéraire modernes (structuralisme et analyse structurale), il propose un vaste programme pour une nouvelle "lecture" du Coran, utilisant les ressources de la linguistique, de l'anthropologie et de la critique historique. Le but est de dégager du texte sacré et des commentaires successifs "l'intention vivificatrice de Dieu qui dynamise l'histoire", et de rendre au Coran sa force d'impact actuelle sur le croyant musulman et même sur toute conscience contemporaine.

Il y a sans doute beaucoup à attendre de cette communauté de méthodes entre Chrétiens et Musulmans. Mais d'autres chercheurs musulmans, non moins exigeants que M. Arkoun, perçoivent vivement l'originalité du Coran par rapport aux textes bibliques. Révélé en un court laps de temps (20 ans) au même personnage sans intermédiaire, constitué ne variatur dès ce temps et transmis intégralement au cours des siècles, le Coran se prête mal à la critique historico-littéraire. On peut, certes, envisager une histoire de ses sources, en particulier ses sources bibliques ou para-bibliques (les apocryphes) qui sautent aux yeux d'un lecteur chrétien. Mais la sensibilité actuelle de la conscience musulmane, attachée à l'idée de la révélation directe, mot à mot et intégrale de Dieu au prophète, s'insurge contre une telle approche. De nouveau se pose le problème de repenser le phénomène de la révélation, de façon à y donner place aux facteurs humains, personnels et sociologiques. Certains ont entrepris cette tâche, à leurs risques et périls (6). Par contre, l'unité et la brièveté relative du Coran offrent un terrain de choix à l'analyse structurale, qui, en outre, ne pose pas le problème des sources.

Le retour (7) à la méthode et à l'esprit de la recherche scientifique se traduit aussi dans l'approche de l'histoire de Jésus. Une série de "vies de Jésus" écrites par des Musulmans contemporains retracent son portrait en s'inspirant des évangiles (8). Mais on se heurte vite au conflit entre le visage coranique de Jésus, qui est de foi pour le Musulman, et son visage historique à travers les récits évangéliques. Un des cas les plus épineux est celui de la crucifixion, niée par le Coran (4,156). Certains évitent le problème en distinguant entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi chrétienne. Mais le fait brut de la crucifixion relève-t-il de l'histoire ou seulement de la foi chrétienne ? Aussi, d'autres vont-ils plus loin. Bien au fait des recherches de l'exégèse chrétienne, ils sont prêts à admettre le Jésus de l'histoire, sa vie et son message, tels qu'ils se dégagent de l'analyse historico-critique des textes évangéliques, et à réserver, d'une part, le Christ de la foi, sa résurrection et sa divinité à la foi chrétienne, et d'autre part le visage coranique de Jésus à la foi musulmane. Mais cette ligne de recherches est encore à peine esquissée.

Le culte de l'Écriture dans la vie musulmane.

L'Écriture, Parole de Dieu, fait l'objet d'un véritable culte en Islam. Sans aller jusqu'à dire, comme certains extrémistes des premiers siècles, que "tout ce qui est entre les deux faces de la reliure", le papier, l'encre et même le calame qui ont servi à copier le Coran, est éternel et incréé, les Musulmans de tous les temps ont témoigné et témoignent un respect infini envers tout "recueil" (mushaf) du Coran (9).

Soigneusement calligraphié et somptueusement enluminé, ce mushaf est placé sur un lutrin ouvrage à la place d'honneur dans les mosquées ou les oratoires privés. "Ne le touchent que les purs" est-il dit dans le Coran (56,79), et ce verset est fréquemment mis en exergue sur la page de garde des mushaf-s. Aussi, le Musulman pieux ne manque-t-il pas de faire ses ablutions pour se mettre en état de pureté légale avant de prendre en mains le Recueil. Il faut aussi savoir que bien des Musulmans sont encore choqués de voir un Chrétien manipuler un exemplaire du Coran, surtout s'il le fait comme pour un vulgaire livre.

La récitation du Coran est toujours un acte liturgique. Des "lecteurs" professionnels, qui savent le Coran par cœur, sont de rigueur aux principaux moments de la vie : naissance, circoncision, mariage, vœux faits à toute occasion, sépulture (au moment de la mort, à l'ensevelissement, aux anniversaires du troisième jour - farq - septième, cinquantième jour et annuel, pendant le Ramadan). Pour la prière rituelle, surtout la prière communautaire du vendredi à la mosquée, le chant liturgique du Coran (tajwîd) s'épanouit en une mélodie harmonieuse, savamment codifiée, qui peut rappeler le chant grégorien, mais avec des quarts de ton. Les meilleurs chantres sont célèbres, comme l'Égyptien Abd al-Basît Abd al-Samad, dont la psalmodie est reproduite sur disques et en cassettes. Ce chant du Coran, qu'on entend très souvent en pays musulman, du haut des minarets, à la radio et à la télévision, envoûte les auditeurs, même ceux qui ne sont pas particulièrement dévots, même les sceptiques, même, paradoxalement, certains qui se disent athées, et certains Chrétiens arabes.

Comme l'Évangile dans la civilisation occidentale, le Coran imprègne profondément toute la civilisation arabo-musulmane, aujourd'hui comme hier. Ses formules viennent spontanément aux lèvres et sous la plume des écrivains et même des journalistes, quand ils ne se contentent pas de traduire des dépêches d'agences étrangères. On retrouve sa trace, implicite, dans les sujets les plus profanes. Quiconque ignore le Coran risque de ne pas comprendre bien des passages et des allusions. Dans la vie quotidienne, les invocations et les formules coraniques fleurissent en toute circonstance.

Autrefois, le Musulman pieux connaissait par cœur tout le Coran. Pour un enfant de douze ans, c'était le seul examen d'entrée dans les instituts préparatoires aux Grandes Mosquées, seule voie ouverte aux études. On s'y préparait au "kouttâb", à la fois jardin d'enfants et école primaire, où le "meddeb" apprenait aux tout-petits à chanter le Coran et à l'écrire sur une ardoise rudimentaire. Lecture et écriture s'identifiaient au texte coranique. Qui n'a pas entendu, en circulant dans les rues des médinas, cette mélodie traversant les murs d'un kouttâb? Ces temps ne sont pas entièrement passés, et le kouttâb revit, en Tunisie, pour suppléer les jardins d'enfants en nombre insuffisant. Mais le relai est pris par l'enseignement officiel, primaire et secondaire, où place est faite à l'enseignement religieux. Du fait de la généralisation des écoles, surtout primaires, on assiste à ce phénomène nouveau que le Coran, au moins en partie, est connu - et compris - par l'ensemble des jeunes générations. Mais les anciens ne sont pas oubliés. Des associations, plus ou moins privées, organisent des cours du soir dans les mosquées pour les adultes qui ne savent pas le Coran parce qu'ils n'ont pas été à l'école. Ainsi, en Tunisie, l'Association pour la Sauvegarde du Coran. Un concours annuel, doté de prix substantiels, récompense les meilleurs. Le plus remarquable est peut-être qu'une séance par semaine est consacrée à l'explication, simple mais sérieuse, des passages appris par cœur.

Enfin, le texte du Coran a constitué de tout temps le principal, sinon l'unique, motif d'ornementation dans l'art musulman. On sait que l'Islam classique proscriit la représentation de la figure humaine, et même animale. Ce serait rivaliser avec le Créateur. Par contre, la Parole de Dieu ne sera jamais assez présente. Et la sobre graphie arabe, notamment sous sa forme coufique, se prête merveilleusement aux entrelacs et aux fleurons de la décoration monumentale. Il faut parfois un œil exercé pour la reconnaître. Mais on la trouve aussi partout, dans les maisons, les lieux publics, les intitulés des lettres et des formules administratives...

L'attitude chrétienne.

Le Chrétien se réjouira, d'abord, de se retrouver en accord profond de foi avec le Musulman sur un point absolument essentiel. Notre foi commune en Dieu est fondée, non pas sur les constructions de la raison fabriquant son Dieu, ni sur la projection du désir de l'homme, mais sur la Parole de Dieu, "qui seul parle bien de Dieu". En bonne théologie, c'est exactement le "motif" qui donne à toute foi sa valeur surnaturelle. Nous croyons que Dieu a parlé aux hommes par les prophètes, comme le rappelle, à propos de l'Islam, la Déclaration de Vatican II, *Nostra Aetate*, n° 3. Nous croyons en Dieu sur sa Parole, même si la référence à tel prophète et à telle Écriture diffère en Islam et en Christianisme.

Le Chrétien vivant en pays musulman, ou au contact avec les Musulmans, sera sans cesse renvoyé à l'Écriture et à son respect. Nous sommes trop malins, trop "intellectuels", persuadés que la "lettre" est négligeable, sinon méprisable, et que l'important, c'est le "sens" qui n'est peut-être que "notre" sens, notre interprétation subjective. Combien de Chrétiens, surtout de catholiques, sont capables de citer de mémoire une seule page d'Évangile ? Il ne s'agit pas de revenir à un littéralisme desséchant et borné, mais de ne pas traiter l'Écriture comme un roman pieux ou une matière à exercice intellectuel. Il y a une façon de lire l'Écriture en public qui ressemble davantage à la lecture de salon qu'à la "proclamation" de la Parole de Dieu.

Ceci dit, le Chrétien prendra conscience de l'originalité du Christianisme par rapport à l'Islam dans la référence à l'Écriture. Si le dialogue avec un Musulman s'y prête, il peut être fécond d'éclairer ce point en levant la double ambiguïté dont nous avons parlé. Malgré le privilège que l'Islam réserve au Judaïsme et au Christianisme, celui-ci n'est pas, en rigueur de termes, une "religion de l'Écriture". Il est foi en Jésus-Christ, Parole de Dieu en sa personne et atteint à travers l'Écriture. Comme le répète Mohammed Talbi, professeur à Tunis, "le Coran, Parole de Dieu, tient, pour le Musulman, la place que tient Jésus-Christ, Parole de Dieu, pour le Chrétien". On peut préciser davantage, et je reprends ici des pistes de réponse aux questions que les Musulmans nous posent, élaborées par un groupe de recherches à Tunis.

Pour le Chrétien comme pour le Juif, la Parole de Dieu n'est pas d'abord l'Écriture, mais l'évènement dont témoigne cette Écriture : l'action de Dieu dans l'histoire des hommes. Pour l'Ancien Testament, c'est l'Exode, fait fondateur du peuple d'Israël, l'entrée dans la Terre Promise, le retour d'exil... Pour le Nouveau Testament, c'est l'évènement Jésus-Christ, parfaite révélation de Dieu par ce qu'il est le Fils du Père, le Verbe de Dieu, ainsi que le nomme d'ailleurs le Coran : kalimat Allah (4,171 ; cf. 3,39-45).

Si l'Écriture, y compris les évangiles, n'est pas directement la Parole de Dieu, elle en est le témoin privilégié. D'abord transmise par voie orale, pour l'A.T. comme pour le N.T. (voir les premières annonces du Christ ressuscité dans les Actes), elle a été progressivement mise par écrit avec la garantie de l'Esprit-Saint (inspiration scripturaire) et a donné naissance aux textes de l'Écriture, témoins privilégiés de la Parole de Dieu. Le Christ et les Apôtres se réfèrent constamment, aux Écritures, l'Ancien Testament et tout ce que la culture juive mettait sous ce nom. Il faut passer par l'Écriture pour atteindre la Parole de Dieu.

L'Évangile n'est pas un livre, mais la bonne nouvelle du Royaume de Dieu offert à tout homme, inauguré par la personne de Jésus-Christ. Cette bonne nouvelle annoncée par Jésus a été transmise oralement par ses disciples qui ont vécu avec lui, ont été les témoins de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, comme les Compagnons du Prophète Mohammed (sahâba) ont transmis le Coran et les dires du Prophète. Ce qu'on appelle les quatre évangiles, ce sont quatre traditions, d'abord orales, puis mises par écrit au cours du premier siècle. Elles remontent aux Apôtres qui ont connu Jésus et donc à lui-même, mais selon quatre façons différentes de présenter les faits et le message de Jésus, correspondant à des auditoires différents : les Chrétiens issus du Judaïsme ou issus du milieu grec... C'est ce qui explique leurs différences et leur accord sur l'essentiel, comme les facettes d'un même prisme.

Les évangiles sont donc une interprétation, mais privilégiée, de la Parole de Dieu, Jésus-Christ. C'est le rôle de l'exégèse de retrouver les étapes de l'élaboration des Écritures, distinguer ce qui relève de l'interprétation des premiers Chrétiens et de la vie et du message du Jésus historique, y compris sa mort et sa résurrection, et ainsi pouvoir "actualiser" ce message pour notre temps, à travers la norme fondamentale de l'interprétation des Apôtres, dont témoignent les évangiles. Ce travail et cette interprétation se font en Église, sous la motion de l'Esprit-Saint.

Dans l'intérêt du dialogue entre Musulmans et Chrétiens, il est souhaitable que chacun accepte l'authenticité des Écritures du partenaire, sur lesquelles il fonde sa foi. Ce fut le vœu du Colloque islamo-chrétien de Tripoli en février 1976.

Enfin, le Chrétien doit admettre que l'interprétation chrétienne de l'évènement Jésus-Christ, telle que la présentent les évangiles, suppose la foi chrétienne, la foi de Pâques, née de l'expérience du Ressuscité et transmise par l'Église. En dehors de cette foi, d'autres interprétations sont possibles, à partir du texte des évangiles pris comme document historique. C'est ce que fond des critiques rationalistes, des marxistes, des auteurs juifs... et des musulmans. Chaque interprétation est respectable, même si le Chrétien doit penser qu'elles ne rendent pas parfaitement compte de

l'événement Jésus-Christ. On peut seulement leur demander de respecter les règles de la critique historique, et d'admettre, à leur tour, que d'autres interprétations sont possibles.

Robert CASPAR

N.B. Lire aussi sur le même sujet et par le même auteur, la Revue *Christus*, n° 93, janvier 1976.

NOTES

1. R. C. ZAEHNER, *At sundry Times*, Londres, 1962 ; trad. fr. Inde, *Israël, Islam : religions mystiques et révélations prophétiques*, Paris, DDB, 1965.
2. D'autres religions, comme le zoroastrisme ("religion des Mages") et les Sabéens semblent aussi classées par le Coran parmi les religions de l'Écriture. La théologie hésitera à leur sujet et la politique tendra à en augmenter le nombre pour faire bénéficier les nations conquises d'un statut privilégié. Mais leur importance est mineure et elles ont pratiquement disparu.
3. Ainsi la parabole des deux propriétaires de jardin 18,32-44 ; 68,17-34, celle de la vie d'ici-bas qui passe comme l'herbe qui se dessèche 10,24 ; 18,44-46... celle de l'infidèle comme un chien qui grogne toujours 7,176 ou comme l'araignée prisonnière de la toile qu'elle a tissée 29,41, comme l'assoiffé qui ouvre la bouche et tend les mains vers une eau qui ne tombe pas 13,14, tandis que le croyant est un grain semé en terre et qui fructifie 48,29...
4. Voir notre étude Vers une nouvelle interprétation du Coran en pays musulman ? dans *Studia Missionalia* (Rome) 20 (1971), 115-139.
5. M. ARKOUN, *Comment lire le Coran ?*, préface à la réédition de la traduction du *Coran* par Kasimirski, Garnier-Flammarion 1970, 11-36. Depuis cette date, M. ARKOUN a donné un exemple de ce nouveau genre de commentaire : *Lecture de la Fâtiha*, dans *Mélanges Armand Abel*, Bruxelles, 1975.
6. Fazlur RAHMAN, *Islam*, London 1966, écrit : "Le Coran est entièrement la Parole de Dieu et, au sens propre, entièrement aussi la parole de Muhammad. Le Coran renferme de toute évidence les deux, car s'il affirme qu'il a été jusqu'au "cœur" du Prophète, comment peut-il lui rester extérieur ?" (p. 30-33). Pour cette affirmation très nouvelle, le professeur F. RAHMAN a dû quitter sa chaire et la présidence de l'Institut de Recherches Islamiques de Karachi.
7. "Retour", car certains savants musulmans des siècles classiques avaient déjà cette attitude, selon les critères de leur époque. Ainsi l'historien Ya'qûbî (IX^e siècle) et le savant Bîrûnî (XI^e siècle).
8. Quelques-uns de ces ouvrages en arabe ont été présentés par J. JOMIER, Quatre ouvrages en arabe sur le Christ, dans *MIDEO* (Le Caire) 5 (1968), 367-386.
9. Notons que le mot Coran (al-qur'ân) désigne le contenu du Coran, la Parole de Dieu qui y est inscrite. Le Livre où est copié ce "Coran" s'appelle un "recueil" (mushaf). A un libraire en pays musulman, on ne demandera pas d'acheter "un Coran" ; ce serait vouloir acheter... la Parole de Dieu. On demande "un mushaf". Au Maroc, j'ai vu des libraires musulmans refuser d'en vendre à un Chrétien.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--